Leblanc, Charles. *Soubresauts*. Saint-Boniface : Blé, 2013. 84 p.

Une ribambelle est une longue suite ou une grande quantité d'un élément donné. « Ribambelle », mot qui évoque un ruban qui se déroule, un déroulement de figures, une belle imagination. Il s'applique merveilleusement bien à *Soubresauts* de Charles Leblanc avec ses kyrielles de portraits, ses cortèges d'animaux, ses cascades de situations et une multitude d'observations techniques : Warren qui « se souhaitait le look cool », Bobby qui « sautillait d'une tâche à l'autre », Rachel qui « soudait des carrosseries depuis 12 ans », Léo qui « parlait ma langue mon oasis » ; « les yeux de mérita », « les yeux de léa-rose », « les yeux de vanessa », « les yeux de vincent » ; « socrate ourson tranquille », « voltaire vache moelleuse », « émile perroquet tricolore », « diderot le dinosaure », « diogène le dragon » ; « lorsque johnny sortit du lac », « lorsque johnny sortit de la piscine », « lorsque johnny revint sur la plage », « lorsque johnny se lança à l'eau », « lorsque johnny sortit de la douche », « lorsque johnny mourut la bave aux lèvres » ; « les hauts fourneaux qui produisent l'acier », « les perceuses à air comprimé », « les rectifieuses courbées et / le simple tournevis ».

Encore plus réussie est l'alternance des poèmes de tous les jours – du travail, de la famille, du menu quotidien – et d'autres d'inspiration littéraire, explicite ou non. Ces « soubresauts » du recueil nous ouvrent tout autant le milieu de l'usine – par exemple, l'employé « sa bouche sombre en colère contre tout » et ses collègues qui l'évitent – et les théâtres rimbaldis d'« Enfance » des *Illuminations* – un « cirque prolétarien » chez Leblanc avec ses décors qui changent et s'emboîtent néanmoins le pas. On passe des soucis du jardinage et des propos insignifiants d'un couple à la science-fiction à bord d'un vaisseau spatial dans lequel « chaque chose est rangée / comme une sardine » et à une réflexion sur Berthold Brecht. Les lecteurs font ainsi l'expérience d'un réel qui transperce la fiction et la poésie. Par exemple, le poète sort de l'usine et rencontre un « personnage créé par gabrielle », venant tout droit d'un roman de Gabrielle Roy, lui aussi un travailleur, à la différence qu'il reste auréolé des attributs de la création dans l'univers de l'écrivaine. Ou encore, dans « Servitude volontaire », on a l'évocation de fonctionnaires gratte-papier qui prennent la forme d'hommes « qui flottent / au-dessus de la ville / comme des gouttes de pluie » dans *Golconde* de René Magritte.

Ainsi les vers libres de Leblanc procèdent-ils par métamorphoses et développent une vision double, celle de la ville ouvrière et une autre, littéraire et artistique, calquée sur la première et, néanmoins, foncièrement différente. Ces deux espaces n'en forment qu'un sans

pourtant coïncider complètement. Ces « soubresauts » de poèmes mettent en scène deux faces du vécu : ses effets de réel et ses effets de fiction.

La franchise de la démarche – l’aveu volontiers que les poèmes glissent de la présentation à la représentation et vice-versa – n’est pas sans rappeler l’extraordinaire *Prisonnier au berceau* (2005) de Christian Bobin. Mais si le récit de Bobin est contemplatif, la poésie de Leblanc est rythmée, entraînée, rapide comme les ritournelles des chansons populaires. A lire.

Armand Falq